

Mais il ne refuse rien, il ne met aucune limite à l'offrande qu'il a faite de lui-même à Marie, en qualité d'esclave. Son corps, son âme, ses mérites, qu'elle dispose de tout pour le temps et l'éternité, à sa plus grande gloire à elle et à la plus grande gloire de son Fils, afin que Dieu soit à jamais loué, béni et glorifié dans son saint temple ; *et in templo ejus...*

Oui, que lui importe son honneur, sa liberté, sa vie ! Qu'on le calomnie, qu'on le traite de fou, de simoniaque, d'enchanteur, de suppôt du démon, qu'on le frappe, qu'on le chasse, qu'on le traque, c'est là, comme il le dit, le sort d'un pauvre pécheur. Et apprendrait-il que son père et sa mère sont insultés, diffamés, mis sur la paille, qu'il s'en réjouirait pour eux et leur prêcherait une sainte et jubilante acceptation. Mais qu'on s'en prenne à son Père du ciel, qu'on attente à la Sainteté divine, qu'on se joue du sang de Jésus-Christ, que l'enfer s'empare d'âmes que Dieu créa pour sa gloire et racheta du sang de son Fils, mille morts, comme on vient de le lire, lui seraient préférables. Voir Dieu offensé, les âmes se perdre, un apôtre ne se console pas de ce mal-là, le seul vrai. On pense à toutes les autres croix de Montfort ; on oublie celle-là, croix intolérable qui passait tous ses désirs de souffrance, étant par elle-même indésirable. *Sollicitudo omnium ecclesiarum*, l'angoisse du salut des âmes, quand il lisait ces mots de saint Paul, il savait ce qu'ils signifiaient dans la bouche de l'Apôtre des nations. Cette angoisse de l'homme apostolique, aiguillon brûlant de son zèle, il la connaissait lui aussi. Souffrance pure, le cède-t-elle, bien que de nature différente, aux agonies des mystiques ?

CHAPITRE XXI

MONTFORT DEVANT LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ART

LE SPECTACLE DE LA NATURE AGRESTE

ET LE POÈME DE LA CRÉATION

Parlant de l'oraison continuelle de son condisciple : « Je ne dois pas oublier, écrit Blain (ch. XVI), que le jeune homme soit par mortification, soit par crainte de se distraire de Dieu, fit le sacrifice, alors et pour toujours, de la chose du monde la plus innocente et à laquelle il avait naturellement plus d'inclination : le dessin et la peinture... Je puis dire, avec vérité, que ce saint jeune homme vivait comme s'il n'y eût eu que Dieu et lui sur la terre. Il poussait l'oubli des créatures jusqu'à ne vouloir ni voir ses compatriotes et ses compagnons d'étude ni leur parler ; s'il en rencontrait dans les rues de Paris, il s'écartait ou ne paraissait pas les reconnaître pour ne pas donner occasion à des entretiens et à des visites inutiles, comme il s'en expliquait avec moi, m'exhortant à l'imiter ».

En renonçant à son crayon et à ses pinceaux, il ne dut pas faire un bien gros sacrifice, tellement il trouvait de douceur à s'absorber dans la pensée de Dieu. A propos de son voyage à Rome : « Ce n'était pas, écrit Blain (ch. LXXVIII), la curiosité qui le conduisait dans la capitale du monde chrétien, ni le désir de voir les restes de la Capitale du monde ancien et de la maîtresse des nations, puisqu'il n'ouvrait ordinairement les yeux qu'autant qu'il le fallait pour se conduire et qu'il était sorti de Paris après 9 ou 10 ans de séjour, comme il y était entré, sans avoir rien vu des choses si rares, si belles et si différentes, qui y attirent les étrangers de toutes les parties de l'Europe. Il ne pouvait pas être tenté d'aller voir Rome, après n'avoir pas voulu voir Paris et je ne doute pas qu'il ne soit sorti de l'une comme

de l'autre sans avoir fait usage de ses yeux en faveur de la curiosité. »

« Le Père Dechamps, jésuite, demanda à M. de Montfort à son retour de Rome ce qu'il y avait vu ; il répondit : Rien ». Réponse que nous avons déjà citée.

Voilà, dans ces deux passages de Blain, une règle de conduite de Montfort toute contraire, semble-t-il, au sentiment de saint François de Sales, qui écrivait dans son *Introduction à la Vie dévote* (ch. XXXI) : « Il est forcé de relâcher quelquefois notre esprit et notre corps encore à quelque sorte de récréation... C'est un vice, sans doute, que d'être si rigoureux, agreste et sauvage, qu'on ne veuille prendre pour soi ni permettre aux autres aucune sorte de récréation.

« Prendre l'air, se promener, s'entretenir de devis joyeux et aimables, sonner du luth ou autres instruments, chanter en musique, aller à la chasse, ce sont récréations si honnêtes que, pour en bien user, il n'est besoin que de la commune prudence qui donne à toute chose le rang, le temps, le lieu et la mesure ».

Et le saint ne parle pas seulement pour certains chrétiens du monde qui s'imaginent si bien que toute distraction est un temps dérobé à Dieu et s'encombrent tellement de devoirs d'état et de pratiques de dévotion qu'ils n'ont plus un moment pour respirer ; il énonce une règle générale qui s'applique même aux religieux dans leur couvent. Les sulpiciens qui s'ingéniaient à distraire M. Grignon de l'obsession divine ne pensaient pas autrement. Mais si l'esprit se fatigue à force d'être tendu, leur séminariste avait-il tant besoin de tendre le sien pour penser continuellement à Dieu ? Il semble bien, au contraire, qu'il n'avait qu'à s'abandonner à son attrait. Ce qui le fatiguait c'était tout ce qui entraînait chez lui par la porte des sens. Que ne pouvait-il se boucher les oreilles comme il fermait les yeux ! A Saint-Sulpice, au lieu de le recréer, les récréations, à moins qu'il ne pût converser de Jésus et de Marie, lui étaient d'un ennui mortel. Rien ne lui mettait l'esprit à la gêne comme de faire semblant au moins de prendre intérêt aux nouvelles du jour, aux anecdotes amusantes, aux conversations terre à terre. Et comme l'homme, n'étant pas un pur esprit, n'est pas fait, malgré tout, pour demeurer perpétuellement en contemplation de l'invisible, plus tard le mystique, sortant de son intérieur pour vaquer à ses

occupations de missionnaire, trouvera assez Dieu dans les âmes et dans les pauvres pour se reposer, s'il était besoin, de son oraison, sans cesser d'avoir sous les yeux l'unique objet de son amour.

Il n'est point, pour reprendre les termes mêmes de François de Sales, ce rigoureux, cet agreste et ce sauvage qui se refuse toute distraction. Mais, de distraction, il n'en trouve nulle part comme au milieu de ses mendiants, de ses malades et de ses infirmes, ou encore, par exemple, à la table de quelque châtelaine frivole qu'il voudrait gagner pour sa bonne grâce à la dévotion. Alors il se sent de nouveau dans son élément, et ceux qui ne l'auraient jamais vu que perdu en Dieu, sans yeux, sans oreilles et sans langue, ne le reconnaîtraient pas.

Fermant les yeux aux *chefs-d'œuvre de l'art*, les tient-il ouverts aux *merveilles de la création* ? Les historiens évoqueront volontiers à son sujet François d'Assise et n'hésitent guère à lui croire un vif *sentiment de la nature*. Sanguin, vigoureux, combattif, l'air vif sans doute l'excite ; il aime à marcher contre le vent, à sentir la bourrasque passer dans ses cheveux. Et de même que sa pensée se plaît à plonger dans le lointain, ainsi en doit-il être du regard de ses grands yeux profonds. De plus il n'est pas fait pour respirer à l'aise entre quatre murs. Son corps ne s'accommode pas mieux de la réclusion que son âme ne s'accommode des servitudes du siècle. C'est un être de plein air ; il lui faut du large, la campagne où il marche à journées faites, et il ne goûte bien la vie d'ermite que dans un spacieux cadre champêtre. Tout n'est pas pur surnaturel dans ce qu'il appelle son « humeur vagabonde ». Son alerte cantique composé sur un air de chasse,

Quand je vais en voyage,
Mon bâton à la main,
Nu-pieds, sans équipage,
Mais aussi sans chagrin...

respire l'allégresse d'un homme qui se sent léger de corps et d'âme, la joie de la vie en pleine liberté. Ici encore le tempérament s'accorde avec la grâce de la vocation.

Faut-il aller plus loin ? On est porté, évidemment, à ne rien mesurer à un homme aussi extraordinaire et si riche de dons.

On a peine à lui refuser une âme de poète profondément sensible aux charmes de la nature. Mais d'abord, de formation classique était-il plus capable que les personnes cultivées de sa génération d'en goûter la vraie beauté, de saisir la grâce pittoresque d'un paysage rustique autant que la savante ordonnance des jardins à la française ? D'après les gravures du temps son Calvaire de Pontchâteau avec sa muraille d'enceinte, ses rampes en colimaçon bordées d'un mur d'égale hauteur, sa plate-forme régulière en maçonnerie, ses gradins de pierre taillée montant au pied de la croix, se présentait, à la différence de la montagne au naturel que l'on voit aujourd'hui, comme un ouvrage de style, conçu géométriquement. C'était pourtant bien le cas où jamais d'imiter la nature abrupte, cet amoncellement de pierres et de terre ne pouvant nullement, quoi qu'on fit, prétendre à l'œuvre d'art ; sans compter que c'eût été beaucoup moins dispendieux, la maçonnerie, matériaux et main-d'œuvre, n'étant évidemment pas pour rien ; toutes choses qui donnent fortement à penser que chez Montfort l'homme cultivé était bien de son siècle et trouvait la nature d'autant plus belle qu'elle était soumise au cordeau et au compas.

Voilà pour le plaisir des yeux. Maintenant, les lieux agrestes, les rochers, les eaux, les bois, avec tout ce qui y vit et palpite, parlaient-ils à son âme et non pas seulement à son esprit ? Lui étaient-ils autre chose qu'un livre dont chaque caractère lui faisait connaître Celui qui l'avait écrit et d'où il avait à tirer de vertueux enseignements ? Sans doute, au milieu de ce décor qui change selon les saisons, n'était-il pas imperméable à l'allégresse du printemps et à la mélancolie de l'automne. Mais pour l'imagination et la sensibilité des vrais poètes, depuis toujours et sous tous les cieux, tout a une âme. Amants, ils prennent les étoiles à témoin de leurs serments et conjurent les lieux enchanteurs qui les ont vu passer de garder leur souvenir ; au flanc du rocher la source qui laisse tomber goutte à goutte son onde, pleure ; le ruisseau en courant sur les cailloux fredonne sa gaie chanson ; l'océan a ses colères ; l'eau est perfide et la mer est méchante ; le printemps est un sourire ; le soir est l'adieu du jour. Au triste bruit du vent frôlant dans la nuit les sables du Sahara : « Entends-tu ? disait sous la tente un touareg à Maxime du Camp. C'est le désert qui se plaint de ne pas être une prairie ». Pour toutes les créatures même inanimées, François d'Assise éprouvait un sentiment fraternel. L'eau, sa chaste sœur ; le feu, son frère qui avait faim et qu'il fallait laisser manger. Il voyait

en elles toutes, il est vrai, un symbolisme qui n'était pas étranger à ce sentiment. Si, pour se laver les mains, il avait soin, remarque Joergensen, de choisir un endroit où les gouttes qui tombaient ne risquaient pas d'être foulées aux pieds, c'est que l'eau était l'instrument du baptême. S'il ne mettait le pied sur les pierres et les rochers qu'avec de respectueuses précautions, c'est qu'il pensait au Christ, la pierre d'angle. Mais l'objet symbolisé n'inspirait pas seul ces égards. Ces êtres, vivants ou non, François les aimait en eux-mêmes comme les créatures de Dieu, l'ébauche de son image, l'objet de sa complaisance et de sa sollicitude, gardant aussi du toucher de ses doigts créateurs comme une divine phosphorescence. De voir éteindre une lumière, une lampe, cela lui faisait mal. Trouvait-il, rampant sur le chemin, un misérable ver, il l'écartait de peur qu'il ne fût écrasé par les passants.

Des êtres même insensibles qui faisaient le charme de ses solitudes sylvestres, Montfort les voyait-il un peu avec les yeux des grands amants de la nature ? Se sentait-il pour eux quelque chose de l'âme du Pauvre d'Assise ? Dans le cantique de trente-sept couplets que lui inspira la vaste et si variée forêt de Mervent, la grotte, les rochers, les fontaines, la rivière, les arbres, les bocages, les oiseaux et les poissons, les biches avec leurs faons, tout ne lui est guère qu'un thème à réflexions morales, une prédication. A peine ici et là un soupçon de sensibilité. La profondeur des bois ne semble même pas l'avoir saisi par son mystère. De ce lieu il n'a vraiment goûté que la solitude, la paix et le silence qui lui permettaient d'être tout entier à sa vision intérieure.

Morts à tout, cachés dans nous-mêmes,
 Sans être distraits de rien,
 Possédons le vrai bien,
 Contemplons la beauté suprême.
Ref. Loin du monde en cet ermitage
 Cachons-nous pour servir Dieu.

C'est sur cette note qu'il termine, comme d'ailleurs il avait commencé.

« Il n'y avait pas un seul des catéchismes (du saint Curé) dans lequel il ne fût question de ruisseaux, de forêts, d'arbres, d'oiseaux, de fleurs, de roses, de lis, de baume, de parfum et de miel », est-il dit dans l'*Esprit du Curé d'Ars*. On sait combien le Sauveur aimait à tirer ses comparaisons et ses enseignements

des êtres de la nature : les lis des champs qui ne travaillent ni ne filent, les oiseaux du ciel qui ne sèment ne moissonnent ni n'engrangent, la vigne, son cep et ses rameaux, le figuier dont les feuilles naissantes annoncent l'approche de l'été, le blé semé dans la bonne et dans la mauvaise terre, les épines qui l'étouffent, la moisson qui blanchit, l'ivraie parmi le froment, le grain de sénevé qui devient un arbre, la poule et ses poussins, la brebis perdue et retrouvée, les brebis et leur bon pasteur, les agneaux au milieu des loups, les poissons capturés que l'on trie. Et quelle tendresse dans l'évocation de telle et telle de ces images !

Montfort ne manqua certainement pas de citer et de commenter ces comparaisons si riches de sens. Mais, malgré l'exemple du Maître, en tira-t-il de semblables de son propre fonds ? On ne sait pas tout, il est vrai, de ses catéchismes, mais ses écrits ne le suggèrent pas. On n'y trouve rien qui rappelle sur ce point saint Bernard et saint François de Sales. Elle est exceptionnelle cette page de son *Traité de la Vraie Dévotion* (n° 261) où, dans l'impuissance d'exprimer en propres termes sa pensée sur l'intérieur de Marie, il use de figures empruntées au monde champêtre et au spectacle du firmament. « La très Sainte Vierge, dit-il, est le paradis du nouvel Adam... Il y a, en ce lieu divin, des arbres plantés de la main de Dieu et arrosés de son onction divine, qui ont porté et portent tous les jours des fruits d'un goût divin, il y a des parterres émaillés de belles et différentes fleurs des vertus, qui jettent un parfum qui embaume même les anges. Il y a dans ce lieu des prairies vertes d'espérance... Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse faire connaître la vérité cachée sous ces figures de choses matérielles. Il y a en ce lieu un air pur, sans infection, de pureté ; un beau jour, sans nuit, de l'humanité sainte ; un beau soleil, sans ombres, de la Divinité... il y a un fleuve d'humilité qui sourd de la terre et qui, se divisant en quatre branches arrose tout ce lieu enchanté ; ce sont les quatre vertus cardinales ». Et pas une de ces images qui soit de lui. Toutes sont prises des Livres Saints.

Mgr Laveille (p. 196) s'est persuadé que Montfort avait une âme franciscaine. Traitant de ses cantiques, il dit que « son talent éclate dans la délicatesse et l'émotion avec lesquelles il sait rendre un sentiment bien peu commun au XVIII^e siècle, le sentiment de la nature. » Dans quel cantique le biographe a-t-il pu trouver ce sentiment ? De celui qui chante la forêt de Mervent, dont, écrit-il (p. 471), *l'âme poétique du missionnaire goûtait à l'avance*

le charme, il ne retient qu'un couplet, je n'ose dire le seul, mais un des rares où semble percer une certaine sensibilité à la poésie des choses :

On entend l'éloquent silence
Des rochers et des forêts,
Qui ne prêchent que la paix,
Qui ne respirent qu'innocence.

« Ce pauvre, continue-t-il, ce voyageur qui parcourra en mendiant les grands chemins de Bretagne et de Vendée, goûte profondément, comme son sublime devancier d'Assise, le charme des sites pittoresques ». Ce qui lui fait supposer qu'ici et là quelques pièces de l'inépuisable improvisateur, vingt mille vers, doivent s'en ressentir. Et cette ressemblance de Montfort avec François d'Assise, voici ce qui lui en paraît la preuve :

« Nous le verrons s'établir avec prédilection au sommet de la colline boisée qui domine Montfort, dans l'ermitage de Saint-Lazare ; nous le verrons choisir, comme lieu préféré de retraite, et, s'il est possible, comme asile de ses derniers jours, une grotte moussue dans le merveilleux décor de la forêt de Vouvant ». Mais voici la restriction, le point où Montfort n'a pas, comme François d'Assise, l'âme si bien accordée à la nature. « Ces lieux aimés il les chante dans ses vers, mais que peuvent-ils dire à un homme aussi détaché de ce qui passe ? Que peuvent lui révéler les éphémères beautés qui s'y étalent, sinon la brièveté de l'existence humaine, ... l'imminence de la mort qui consume la plus belle vie du monde, comme un foin aride que l'on jette au brasier. Il a une façon chrétienne d'entendre le *Sunt lacrymae rerum*, qui ajoute de la précision à la poésie de Virgile, sans rien lui enlever de sa captivante mélancolie :

Tantôt errant de prairie en prairie,
Si je m'arrête au bord d'un clair ruisseau,
Hélas ! me dis-je, ainsi coule la vie,
Elle s'enfuit plus vite que cette eau.

Dès que la nuit étend ses sombres voiles,
Je me rappelle et la mort et son deuil,
Et je crois voir, dans le feu des étoiles,
Les pâles feux qui brillent au cercueil. »

En admettant que ces vers fussent de Montfort, nous le montreraient-ils regardant le firmament étoilé avec les yeux et l'âme du Poverello ?

Georges Rigault (1), qui rapporta de la forêt de Mervent une vision enchanteresse, voudrait croire que notre anachorète n'y fut pas moins sensible, mais il s'explique. « Homme de la nature purifiée, écrit-il, âme de lumière et de grâce, âme vierge... il goûte vivement — c'est bien sûr — la beauté des choses. Il entend leur langage, mais comme l'humble leçon des créatures inférieures, capables d'instruire l'homme parce qu'elles obéissent à Dieu ». De lyrisme, le biographe n'en trouve pas dans le cantique. Citant trois couplets (2) : « C'est banal et plat, pour nous qui avons écouté des lyres autrement puissantes », dit-il. Et il en accuse le vocabulaire de l'époque « un bon instrument pour l'analyse psychologique, un faible pinceau pour la description du monde extérieur ».

Y revenant dans son chapitre sur les cantiques (p. 162) : « Le monde extérieur, écrit-il, la nature champêtre, ont dans cette poésie populaire leur large part. Montfort décrit tout naïvement ce qu'il goûte au plus profond de son âme. Qu'on relise ses strophes sur la forêt de Mervent. Il a composé un dialogue entre deux bergères, *Geneviève et Sylvie*, que l'abbé Quérard, vers 1860, a souvent entendu chanter en Bretagne et en Poitou, par des « anciennes » de quatre-vingts ans » (3).

(1) G. Rigault. « Le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort », p. 118 (édition 1939).

(2) On n'entend dans ces lieux champêtres
Aucuns discours mensongers,
Les bois et les rochers
Y sont de saints et savants maîtres.
Les rochers prêchent la constance,
Les bois la fécondité,
Les eaux la pureté
Et les oiseaux la diligence.
Quand je vois verdier le bocage,
Ma ferveur reprend encor ;
Je médite la mort
Quand j'en vois tomber le feuillage.

(3) N'allons pas croire que, pour refuser à Montfort un vif sentiment de la nature, on lui dénie la sensibilité du poète. Pour s'en tenir à ses cantiques, en plus de vers admirablement frappés, de couplets au rythme entraînant, on y trouve, maintes fois, ici une délicatesse de pinceau et une note de tendresse, là un accent de feu, un lyrisme, attestant une sensibilité qui ne le cède en rien à celle des vrais poètes.

Louis Chaigne, qui ne semble guère croire que le missionnaire ait été séduit par les charmes de la forêt de Mervent, n'en écrire pas moins (p. 142) : « C'est encore à Saint-Pompain qu'à son répertoire déjà riche le barde de Dieu, le trou-

Si Rigault pense vraiment que l'ermite, faisant exception dans son siècle, fut vivement touché par le spectacle qu'il avait sous les yeux, du moins ne croit-il pas que le mystique s'arrêta à en goûter la beauté, même pour s'élever à Dieu, n'attachant le regard de son âme qu'au symbolisme instructif des choses. « La création, poursuit-il en effet, est, en dernière analyse, un livre où Dieu se raconte, le livre des Symboles et des Mystères. C'est ce livre que Montfort « déchiffre, parfois en termes d'un puissant lyrisme ». On souhaiterait que les quatre belles strophes qu'il cite à l'appui de son dire fussent sûrement de notre saint. Malheureusement, elles ne figurent pas dans ses manuscrits, et d'ailleurs l'auteur n'en aurait pas tout le mérite, s'étant, semble-t-il bien, fortement inspiré du P. Surin (4).

Sans Saint-Lazare et Mervent aucun biographe n'eût probablement imaginé chez Montfort un vif sentiment de la nature. Pour qu'un lieu l'attirât il n'était point nécessaire qu'il fût pittoresque ; il suffisait qu'il lui assurât la solitude. Peut-être le saint homme aurait-il préféré que sa soupente de la rue du Pot-de-Fer, à Paris, eût été en pleine campagne, loin de tout bruit ; mais c'était assez déjà qu'elle lui permit de se sentir seul avec Dieu, ignoré de tous. Et quel attrait champêtre pouvait-il trouver à son cher ermitage de Saint-Eloi, une maisonnette et un petit jardin, aux portes de la Rochelle, parmi les cultures maraîchères ? Sans doute, il ne fut pas insensible — qui donc l'est ? aux charmes de la nature et de son décor changeant. Mais lui parlait-elle avec plus d'âme qu'aux poètes du Grand Siècle, dont aucun, certes — Segrais, chantre des bocages et des pâturages, moins peut-être encore que les autres — n'annonçait Rousseau et Châteaubriand et qu'aujourd'hui notre imagination et notre sensibilité, avivées par les romantiques, trouvent de coloris si terne et d'inspiration si froide.

badour de Notre-Dame ajouta la merveilleuse cantilène de Noël, comparable aux plus exquises représentations de Giotto, et que bien vite apprirent par cœur les paroissiens émus :

Que j'aime ce petit enfant !
Qu'il est tendre, qu'il est charmant !
Je l'aime, je l'aime...
Oh ! qu'il est beau l'enfant :
C'est l'amour même.
Voyez-vous ces petites mains,
Ces charmes dont ses yeux sont pleins,
Je l'aime, je l'aime...
Il ravirait les saints :
C'est l'amour même... etc... etc...

(4) Fradet. « Cantiques », p. 711.

Ne nous en prenons pas au vocabulaire noble et discret dont ils disposaient, en usage dans la bonne société. Pour peindre au vif un personnage et ses ridicules, ils savaient fort bien, se gardant néanmoins de toute crudité, en tirer autre chose que des termes généraux et des périphrases, et notre saint en était aussi capable que personne. Qu'on lise son cantique sur le luxe et ceci, de l'*Amende honorable au Très Saint Sacrement* (5).

Voyez l'Abbé poli, voyez le libertin :
Il entre dans l'église avec un air hautain,
Un genoux sur un banc, il regarde, il salue,
Il cause, il se promène ainsi que dans la rue.

.....
Voyez, mais en pleurant, voyez d'une autre part
Une femme éhontée enflée en son brocard,
Sur ses souliers mignons la crête à triple étage,
Venir en nos saints lieux jouer son personnage.

Souvent on voit aller ce beau ballon de vent
Jusqu'aux pieds des autels auprès d'un Dieu vivant,
Ou du moins sur un banc, afin d'être aperçue,
Et pour lancer ses traits dans le cœur par la vue.

.....
Son chien, son éventail, ses gants, ses ornements,
Souvent son adonis, y font ses passe-temps ;
Elle lit quelquefois, puis elle se mignarde
En recherchant des yeux si quelqu'un la regarde.

Au besoin même, il ne recule pas devant le mot propre. Ainsi dans le passage de son *Traité de la Vraie Dévotion* (n° 79), où il fait défiler toute une ménagerie pour nous montrer à quoi nous ressemblons par notre fond corrompu. Mais se fût-il astreint à ne se servir que d'un vocabulaire aux termes les plus généraux, ce n'est pas ce qui aurait pu l'empêcher d'avoir de magnifiques accents devant la beauté de la nature et le spectacle de la création s'il s'était arrêté à les contempler. La langue de Bossuet tient en un bien mince dictionnaire, mais quelle langue ! quel lyrisme !

« Je me suis levé pendant la nuit avec David, pour voir *vos cieux qui sont l'ouvrage de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées* (Ps. VIII, 4). Qu'ai-je vu, Seigneur, et quelle

(5) *Idem*, p. 100.

admirable image de votre lumière infinie ! Le soleil s'avanceit, et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés ; les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son croissant, d'un argent si vif et si beau que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil, en paraissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournait vers lui, tout le reste était obscur et ténébreux, et un petit demi-cercle recevait seulement dans cet endroit-là un ravissement céleste, par les rayons du soleil, comme du père de la lumière... » (6).

Et vingt lignes encore de cette poésie, pour illustrer cet enseignement : « Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme, quand vous l'éclairez... ».

Et à supposer que Montfort ait senti vivement les charmes de la nature et la beauté de la création, qu'elle excellente occasion de mortifier ses yeux et de se mettre en garde contre un possible et subtil enchantement ! De tous ses biographes, c'est Louis Chaigne qui nous semble, ici, avoir le mieux pénétré l'âme de notre saint.

« Grignon de Montfort, écrit-il (p. 19)... dédaigne les prestiges de Paris, il ne connaîtra d'autres statues que celles de la Vierge au coin des rues, d'autres monuments que les églises. Job avait fait un pacte avec ses yeux. L'abbé Perreyve s'affligeait de voir au cou des petites filles l'enroulement du serpent tentateur. Hé ! quoi ? s'exclameront certains. Quel mépris de la beauté, quelle inhumaine opposition dressée entre Dieu et les plus resplendissantes de ses œuvres, quelle insulte à cet Amour dont le plus immédiat et le plus sensible reflet se découvre en de purs visages ! Au vrai, un Montfort avait entrevu de telles merveilleuses réalités supranaturelles que rien ne lui disait plus des séductions d'ici-bas, et qui nous assure que de plus subtiles tentations, inconscientes de la plupart des hommes, n'eussent pas adulteré le spectacle de tout ce dont volontairement il se détournait ? A d'autres de chanter le cantique des créatures ! A d'autres de connaître cette illumination et cette extase de poser sereinement les yeux sur de fragiles et élevantes apparences ! A d'autres de plonger le regard dans celui de Béatrix réverbérant la lumière divine ! Son amour à lui et son repos, et sa joie, et sa passion et sa folie,

(6) « *Traité de la concupiscence* », ch. XXXII.

c'est la croix toute nue, c'est le gibet sanglant qui a divinisé l'homme. Il repousse tout le reste avec violence ».

Visage humain, ne serait-ce que sur une toile, et visage de la nature, il est évident pour le biographe que Montfort a également renoncé à fixer son regard sur l'un et sur l'autre. Chaigne ne parle qu'avec une extrême discrétion de l'impression produite sur l'ermite de Mervent par la séduisante forêt. Une ligne : « Dans son enthousiasme, il fixait ainsi la joie de son cœur :

On entend l'éloquent silence
Des rochers et des forêts... »

couplet que nous avons déjà cité et auquel le biographe se borne.

Veut-on une âme franciscaine ? Voici de nouveau la jeune carmélite de Lisieux.

Durant des millénaires, l'humanité n'eut d'autre livre que la création. Ce que fut ce livre pour les mystiques d'Israël, la Bible, les Psaumes en particulier nous le disent. Il ne fut pas moins pour Thérèse, même dès sa petite enfance, et ne lui donna pas une moindre idée ni une moindre saveur de Dieu qu'à ces contemplatifs des anciens âges. Il fut son premier livre de méditation et son premier maître d'oraison. On peut tenir pour une grâce de Dieu que la future carmélite, à qui rien ne manqua du côté familial, ait encore été favorisée, dès le premier âge où les impressions sont si vives, des spectacles les plus variés de la création et que ses yeux, si sensibles à la beauté de la nature, aient eu d'autres horizons que les tristes murs d'un fond de cour dans quelque quartier ouvrier d'une grande ville.

Ce n'est pas un des moindres charmes de son autobiographie que de l'entendre nous raconter quel ravissement produisaient sur son âme d'enfant une campagne verdoyante et fleurie, un ciel profond tout scintillant d'étoiles, des horizons lointains, la mer, son immensité et le mugissement de ses flots, et comment ces beautés éphémères qu'elle ne se lassait pas cependant de contempler la laissaient insatisfaite et la faisaient soupirer vers la souveraine et immortelle beauté.

L'autre Thérèse, celle d'Avila, tout extatique qu'elle était, ne semble pas avoir été moins ravie par les merveilles naturelles

qui s'offraient à ses yeux. Les beaux paysages lui mettaient l'âme en fête et la faisaient chanter la gloire du Créateur. Le site était loin de la laisser indifférente pour la fondation de ses Carmels. Elle est charmée de celui de Séville d'où elle peut voir, roulant ses eaux au milieu de la plaine andalouse toujours verte, le Guadalquivir couvert de voiles blanches. « Le verger est très gracieux écrit-elle, la vue extrêmement belle... Ce n'est pas peu de chose qu'une maison d'où l'on aperçoit les galères ».

Voilà deux saintes, deux grandes amantes de la croix, très conscientes de la nécessité pour chacun de mortifier ses sens, à commencer par ses yeux, qui cependant ne craignent pas que la contemplation de l'œuvre divine, si agréable qu'elle leur soit, amollisse leur âme. Cette contemplation leur est si bienfaisante qu'elles auraient cru manquer à elles-mêmes en y renonçant par esprit de sacrifice, si tant est que l'idée leur en fût jamais venue.

Tempérament d'artiste, ordonnateur incomparable de cérémonies grandioses, véritables fêtes pour les yeux et aussi pour l'oreille, Montfort ne doit pas cependant nous tromper. Pour la sensibilité aux charmes de la nature et à la beauté de la création, comment le comparer, même de loin, à ces deux mystiques et à un François d'Assise ? Sans doute ce don n'appartient-il pas à sa vocation, les populations de l'Ouest qu'il évangélisa étant plutôt d'esprit positif, à la différence de la Bretagne « bretonnante », la Bretagne au parler celtique, celle des bardes populaires, des légendes, des pardons, des calvaires sculptés et des clochers à jour, des costumes pittoresques variant d'une paroisse à l'autre. Mais quand il aurait eu au plus point cette sensibilité, qu'en aurait-il fait ? et dans la faible mesure où il l'eut, qu'en fit-il vraisemblablement ? Mortification ? défiance à l'égard du créé ? sublimité d'esprit ? qu'importe, probablement tout cela ensemble. Il ne connaît que les charmes de la croix. Insensible à ceux de la nature, qu'il le soit ou non par tempérament, il l'est par volonté. Il ne subira d'autre attrait que la croix. Louis Chaigne nous le disait plus haut en excellents termes.

Ne nous scandalisons pas et ne croyons pas notre saint une exception. D'autres se mirent tout aussi en garde contre une incantation possible. Saint Augustin (8) ne se reprochait-il pas le plaisir qu'il éprouvait à la musique des chants d'église malgré

(8) Confessions, ch. XXXIII et XXXIV.

les larmes qu'ils lui avaient fait répandre au temps de sa conversion ? Et la lumière, cette lumière créée qui revêt tout de si agréables couleurs, quelle crainte ne lui inspirait-elle pas ?

Saint Bernard gardait si bien ses yeux qu'à Cîteaux, au bout d'un an de noviciat, il ne savait pas si le dortoir était voûté ou plafonné, ni que des fenêtres éclairaient le fond de l'oratoire où il priait tous les jours. A Clairvaux, dans l'intérieur du monastère, il faudra le conduire par la main. A Cîteaux, il n'ouvrait les yeux semble-t-il, que pour la lecture et les travaux à l'extérieur. Encore le maniement de la cognée et du hoyau, le distrairait-il si peu de lui-même qu'il l'avouait, écrit le cistercien Guillaume de Saint-Thierry, son intime et son premier biographe, que c'était principalement dans les champs et les bois qu'il avait reçu par la contemplation et la prière, l'intelligence des Ecritures, ce qui lui faisait dire qu'il n'avait eu d'autre maître en cette étude que les hêtres et les chênes de la forêt. A trente-deux ans, se rendant à Grenoble pour affaires de son ordre, il monte jusqu'à la Chartreuse pour s'édifier auprès des fils de saint Bruno, presque son contemporain. Il y arrive sur un cheval richement caparçonné. Scandalisé, le prieur qui avait ouï dire tant de bien de l'abbé de Clairvaux, ne peut garder pour lui sa pénible impression. Il s'en ouvre à un moine de la compagnie de Bernard. L'ayant appris, le saint abbé demande à voir l'équipage dans lequel il était venu et avoue ingénument qu'il n'y avait fait aucune attention, qu'il l'avait accepté pour la route tel qu'un moine de Cluny le lui avait prêté. Comment croire qu'absorbé ainsi en Dieu, il n'était pas resté étranger au tableau, qu'à sa montée vers la Chartreuse, déroulaient sous ses yeux les Alpes ? Cependant aucun spectacle de la nature n'était plus capable de favoriser son oraison. « Des rochers (9) presque inaccessibles et entourés de précipices affreux. Il n'y a rien, a dit un poète philosophe, qui soit plus propre que l'aspect de ce désert à exalter l'âme et à l'occuper fortement. Le spectacle terrible d'une beauté sombre qui se présente partout convaincrat l'athée de l'existence d'un être suprême, il suffirait de le conduire en ce lieu et de lui dire : *Regarde*. Saint Bruno, qui a choisi ce lieu, devait être un homme d'un génie ordinaire. » Que saint Bruno ait vu ou non, dans un site aussi inhospitalier et aussi difficile d'accès, plus qu'une solitude assurée, il est clair que nul paysage ne pouvait mieux s'accorder avec la dureté de son ascèse et la sublimité de sa mystique.

Qu'eût fait Grignon de Montfort devant une nature qui ressemblait si étrangement à son génie et dont l'aspect aurait pu lui rappeler le sien. Un paysage découpé à l'emporte-pièce, des contrastes violents : cimes, abîmes ; des formes exaltées, d'une hardiesse, d'une démesure qui laissait interdit. Et pour un mystique qui aimait à se sentir accablé par la majesté divine, quel spectacle, surtout lorsque l'éclair, déchirant de noirs nuages, faisait surgir de la demi-obscurité ce monde fanastique, qu'aux grondements du tonnerre tremblait la terre et que la montagne humait comme un nouveau Sinaï ! Peut-être n'eût-il pas fermé les yeux comme saint Bernard. Mais que nous sommes loin ici de cette poésie des choses et de cette beauté harmonieuse qui charmaient François d'Assise, Thérèse de Lisieux et Thérèse d'Avila, François de Sales, le curé d'Ars et tant d'autres ; loin aussi de cette création que chantait le psalmiste et où les plus humbles représentants de la flore et de la faune palestiniennes, et la rosée et l'aube et la neige tombant comme des flocons de laine blanche, faisaient contraste avec les monstres marins, le soulèvement des flots, la foudre et les autres grands phénomènes de la nature. Non, de cette nature et de cette création, Montfort n'eut point le si vif sentiment que ses biographes lui prêtent. L'homme qui choisit à Pontchâteau le point le plus élevé de la lande de la Madeleine pour y planter son calvaire, ce n'est pas, comme le veut Rigault (p. 102), et comme le pense maint touriste, *un poète profondément sensible aux harmonies de la terre et du ciel, un artiste qui saisissait la noblesse des lignes, la splendeur d'un décor*, mais simplement un apôtre pour qui il était bon que la Croix fût arborée sur ce sommet en face d'un immense horizon et qui savait aussi que, depuis toujours, plus l'homme se sent près du ciel, plus la prière s'élève avec empire.

« Dieu seul », telle était la devise de Montfort, le sceau qu'il apposait au bas de ses cantiques. Dieu seul, c'est-à-dire non pas seulement pour Dieu seul, *Deo soli*, mais encore par Dieu seul, par la seule motion de son Esprit. Arrière les stimulants naturels, tout providentiels qu'ils sont ! Manger parce qu'on a faim, se couvrir parce qu'on a froid, « se promener, s'entretenir de devis joyeux et aimables » parce qu'on a besoin de se détendre, et tout surnaturaliser par l'intention, selon l'enseignement de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de

(9) Dictionnaire Feller, article Bruno.

Dieu », contempler même les merveilles de la création pour s'élever au Créateur, Montfort se veut si bien mort à tout le créé, il se défie tellement du plaisir qu'il pourrait y trouver qu'il préfère s'en tenir à la pure impulsion du surnaturel.

« Frère François, c'est aujourd'hui Noël, ne pourra-t-on pas manger de la viande ? demandait au Poverello un de ses compagnons. — De la viande ! s'exclama le saint, on devrait en frotter aujourd'hui tous les murs du monastère ! » On n'imagine point Montfort, au moins pour ce qui le regardait lui-même, associant ainsi le corps à la joie de l'âme et à la fête en accordant à ce pauvre corps un peu de ce qui fait sa joie à lui.

Il est bien des façons de regarder et d'admirer l'œuvre du Créateur. Autre celle du savant, astronome, physicien, naturaliste, pour qui elle n'est qu'un sujet d'étude et une source de jouissances purement intellectuelles. Autre celle de l'artiste, peintre, sculpteur, qui y cherche des couleurs et des formes pour le plaisir des yeux. Autre celle du poète, qu'elle émeut par le secret accord qu'il y trouve avec son âme. Autre celle d'un esprit sublime, d'un Pascal, qui, les yeux dans les profondeurs du ciel, s'effraie du silence éternel de ces espaces infinis et se sent écrasé à la pensée de l'infiniment grand et de l'infiniment petit.

Chez Montfort, il y avait un artiste et un esprit sublime. L'artiste, qui aimait à regarder les belles images de la Sainte Vierge, semble bien n'avoir guère moins mortifié ses yeux devant les choses gracieuses que la nature lui présentait que devant les chefs-d'œuvre, même religieux mais d'expression trop profane, de la peinture et de la sculpture. De même, l'esprit sublime du mystique ne paraît guère avoir quitté sa contemplation intérieure pour admirer les grands spectacles de la création, l'immensité des cieux scintillants d'étoiles. *Dieu seul !*

Autant qu'on en peut juger, Montfort ne laissa ses yeux prendre de plaisir qu'aux cérémonies liturgiques et aux œuvres d'un pinceau ou d'un ciseau vraiment pieux ; son oreille, qu'aux chants d'église et à ses cantiques spirituels ; sa bouche, qu'à dévorer de baisers le crucifix et la statuette de Marie, ces deux objets qu'il portait toujours sur lui. Hors de là, mortification ! Il ne regardait et n'écoutait que ce qui pouvait l'instruire ou l'édifier. Son spectacle préféré, c'était celui de la misère humaine, de

ces pauvres, de ces malades, qui lui représentaient si vivement Jésus-Christ. Il s'est plu à respirer l'air des hôpitaux, des chambres d'incurables et de contagieux, l'odeur qui se dégageait des haillons sordides de ses mendiants ; et nous avons vu avec quel réalisme, l'occasion se présentant, par exemple lors des veillées funèbres sur la paroisse de Saint-Sulpice, il pratiquait dans l'oraison « l'application des sens ».

Ne prêtons pas à Montfort des dons qu'il n'avait pas, qui n'étaient pas de sa vocation et qui ne peuvent que fausser la physionomie de l'ascète et du mystique.